



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

29 juin 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

*29 juin 1907.*

Il est bien difficile ces jours-ci, pour ne pas dire impossible, après avoir éprouvé en présence de ce qui se passe dans le Midi un singulier malaise, de ne pas ressentir à la suite des tragiques événements qui s'y sont déroulés, une profonde tristesse. Paris, sans doute, s'amuse toujours parce qu'il est incorrigible comme les vieux enfants gâtés et que c'est d'ailleurs sa fonction de paraître, quand même et quoi qu'il arrive, brillant, superficiel et léger.

Il semble que son point d'honneur soit d'être au-dessus et en dehors des misères, des préoccupations sociales, des angoisses patriotiques. Rien n'est pourtant plus faux. Ne croyez pas une minute que, sous son aspect d'insouciance aimable, il se désintéresse de ce qu'il fait semblant d'ignorer. C'est le plus sentimental des



sceptiques. Sa sensibilité toute particulière et qu'il faut savoir comprendre est extrêmement vive et délicate. Paris souffre et est malheureux même et surtout quand il ne le laisse pas voir. Moitié par courage et moitié par amour-propre, si le pays a « des ennuis », il continue ses courses, ses visites, ses dîners, sa blague et ses potins avec une anxiété secrète au fond du cœur, à l'exemple de la mondaine obligée, en plein drame domestique, de sourire, les épaules nues.

Paris considérera toujours, bravant l'étonnement ou le blâme, que c'est son *devoir* de rester Paris pour les autres d'abord, pour les voyageurs ses invités, et aussi pour lui-même. Dût-il être menacé des pires lendemains, vous ne le changerez pas. Les volcans ne le font que mieux danser. Et du reste n'est-il pas prouvé par l'histoire que partout, mais plus spécialement chez nous, on ne s'est jamais autant diverti qu'à la veille des guerres ? Et puis les villes, et à plus forte raison les capitales, ont, comme les personnes, leur tempérament. Celui de notre Cité lui permet, en vertu de son exceptionnelle richesse — et sans que l'on en soit le moins du monde choqué quand on la connaît — de concilier l'inconciliable, jusqu'aux limites du disparate, c'est-à-dire la raillerie et la pitié, l'esprit et le cœur, le rire et les larmes, le gaspillage et la charité, l'amour immodéré du plaisir et la plus sublime ardeur de sacrifice. C'est là une vérité bien souvent proclamée. En la redisant



une fois de plus, je ne veux qu'expliquer l'apparente incohérence qu'offre à première vue, surtout au provincial et à l'étranger, la lecture de nos journaux parisiens dans les périodes critiques. Les titres sensationnels les plus impressionnants éclatent en grandes lettres. Les dépêches énumèrent les incidents, disent les morts, les blessés. Et tout à côté comme à l'ordinaire, les frivolités quotidiennes continuent de gentiment s'étaler. Il est certain qu'après avoir lu le récit détaillé des bagarres dans les rues de Narbonne, où le sang coule, l'abonné de Beaugency aussi bien que le touriste de Lucerne reçoivent un petit choc à connaître quelques lignes plus loin « qu'on s'est très amusé chez la comtesse de K... », « qu'une charade improvisée chez la baronne de B... a fait pouffer de rire », ou encore : « le tour de valse brillant » chez la blonde et le « thé des plus réussis » chez la brune... Et cependant ne faut-il pas que tout marche et que les choses s'accomplissent ? que les jeunes filles bostonnent sans s'occuper des revendications, légitimes ou non, des viticulteurs, qu'il y ait des heureux et des fous aussi quand même et de l'amour et de l'ivresse ? Relisez Lenotre, vous verrez qu'aux jours de 93, pendant la Grande Peur, on demeurait jusqu'à la fin très gai ? A certaines heures les prisons retentissaient de rires. La vie garde toujours ses droits. De ce que le Midi est troublé, s'ensuit-il que le Nord doit perdre son calme et le Centre son sourire ?



La mauvaise fortune, la maladie, la mort n'arrêtent, hélas ! et n'empêchent rien, chez les individus comme chez les peuples. Un coup de feu qui tue ne suspend pas le chant d'un oiseau à côté. La guerre n'impressionne nullement le ciel ni les fleurs, et une révolution n'est même pas capable d'interrompre un spectacle. Au plus fort de la Commune, en pleine fusillade, il y avait matinée au Gymnase. Quelques personnes se précipitent sur le seuil du théâtre... veulent entrer à tout prix. Au bureau, on leur demande pourquoi. — « Mais, répondent-elles, c'est pour annoncer au public qu'on se bat, et que les Versailles entrent. »

Alors, habit noir et cravate blanche, le contrôleur, frappé par l'importance du motif, concède : « Soit. Mais tout à l'heure... à l'entr'acte !! »

Voilà Paris.

\*  
\* \*

Au milieu des graves incidents du Midi qui alarment à bon droit l'opinion publique, la présence du roi de Siam a passé ici presque complètement inaperçue. Il n'a fait que paraître et disparaître, et les fêtes qui devaient être données en son honneur ayant été décommandées, il nous a quittés sans bruit, se rendant à Calais, d'où il s'est embarqué pour l'Angleterre. Ah ! comme en d'autres circonstances on eût parlé de lui et qu'il eût été pendant au moins une semaine ma-



tière à savoureuses chroniques ! Etrange pays que celui de ce petit roi sauvage encore quoique civilisé ! En ce moment qui est la saison des pluies, le Meïnam, débordé peut-être, féconde les rizières, et les averses, sans discontinuer, tombent sur les plaines, sur les immenses bois de tek et de mangoustans. Les jonques chinoises, ruisselantes, suivent le cours des fleuves grossis, et le peuple qui sait que son souverain maître est parti pour un long temps, afin de visiter la France lointaine, se l'imagine à Paris, recevant sur un trône les hommages des ministres pieds nus et prosternés. Et les Siamois pensent aussi que l'on a dû lui offrir des combats de chiens, de coqs ou de poissons et des œufs de fourmis rares dans des plats en émaux et ils rêvent à ces choses avec fierté, doux et fumeurs. Sa petite armée ne se mutine point en son absence. Il retrouvera tels qu'il les a laissés, ses courts fantassins et son artillerie de campagne servie par des éléphants bardés de cuivre, et aussi sa garde de jolies femmes aux précieux uniformes, aux dents noires de bétel et incrustées d'or, et son palais de Bangkok où rôdent parmi les bosquets les beaux et tendres chats aux prunelles bleu de lin, aux pattes couleur de loutre, à l'extrémité de la queue prenante comme celle des singes. C'est alors qu'il déballera les cadeaux innocents de la République française, les vases de Sèvres et les gravures de la Calcographie dont seront émerveillés les princes de sa cour



et surtout les favorites aux chapeaux de métal ciselé, hauts comme des paratonnerres.

\*  
\* \*

Je connais un charmant vieillard qui ne quitte jamais Paris l'été. Il est veuf, podagre, il ne sort plus de chez lui. Il est vrai qu'il possède un des rares et derniers grands jardins que les embellissements modernes aient épargnés.

Lorsque j'allai le surprendre, l'autre jour, il était doucement assis devant son perron, à l'ombre d'un vaste marronnier. Ses mains usées et desséchées, talées déjà par les petites taches de son de la décrépitude, étaient jointes en prière sur le pommeau de sa canne et il contemplait d'un œil pâle le parc magnifique au milieu duquel s'achève sa vie.

— Vous allez partir bientôt, me dit-il, aller à la campagne?... Que vous êtes heureux!

Et, comme je lui objectais, désignant le merveilleux décor de verdure, qu'il n'avait rien à envier à personne, il soupira et me répondit :

— Si. Les jardins de Paris ne sont pas la campagne. Une tristesse infinie pèse sur eux et la confiance en est comme retirée. On dirait des cimetières, où il n'y a même plus de morts. On n'y respire pas l'air du large, le parfum des prairies, l'odeur des eaux courantes. On n'y voit point les bêtes, les insectes, les oiseaux libres des champs. Le soleil, la lune, les étoiles, ne



brillent pas ici du même éclat que loin des villes. Les merles de mon jardin me semblent faire partie de l'immeuble. Ce sont des merles d'arrondissement, de tel numéro de la rue de Varennes, et pas d'ailleurs. Ils ne sifflent que pour moi, et cela me contrarie. Je me languis de ne jamais voir passer sur ma pelouse une fillette pieds nus qui tricote en paissant trois brebis noires. Et mes arbres, si beaux qu'ils soient, me font l'effet de vieux Latudes qui ne pourront jamais s'évader de leur Bastille. Le silence même et la paix de mon jardin, par un trop brusque contraste avec le tapage des rues, ont quelque chose d'accablant qui donne à la longue le spleen. La moindre lande de Beauce, bien aride, grillée par le soleil ou balayée des vents, me ferait plus de plaisir.

— Vraiment, lui dis-je, n'aimez-vous pas ce beau séjour ?

— Tout de même, accorda-t-il avec bonne grâce, et, si les défunts sont susceptibles de regretter quelque chose, je crierai plus tard après le jardin que je décrie. Mais, à cet instant, que je le donnerais donc en entier avec ses deux serres, son orangerie et ses candélabres électriques, pour avoir vingt ans et être assis par terre, n'importe où, très loin, sous un petit arbre humide, à 5 heures du matin !

— Avez-vous un habile jardinier ? lui demandai-je, par diversion.

— J'en ai cinq, qui me font venir des roses d'Angleterre, comme si en France... — il haussa



les épaules. — Ah oui ! reprit-il plus bas, vingt ans... des guêtres de cuir... et un bleuet à la boutonnière...

Il ferma les yeux. Je m'éloignai discrètement au bruit des râdeaux tirés en mesure sur le gravier... par des gens qu'on ne voyait pas.